

le magazine du campus ● de l'UNIL | le savoir vivant |

l'uniscope

RENCONTRE

Interview de Wissam Halawi, nouveau professeur à la FTSR (p. 6)

SAVOIRS

Les animaux au Moyen Âge (p. 9)

SAVOIRS

La prise en charge des enfants diabétiques (p. 14)

La renaissance de Reiss

L'UNIL s'affaire à sauvegarder, numériser et valoriser le fonds Rodolphe Archibald Reiss, fondateur de l'École des sciences criminelles. Une collection unique selon Gérard Bagnoud, chef du Service des ressources informationnelles et archives de l'UNIL. (p. 4)

2 Espresso

Image du mois

COMMENT EMPÊCHER LES MOUTONS D'ÉMETTRE DU MÉTHANE, GAZ À EFFET DE SERRE? C'est grâce à ce sujet de recherche que Geneviève Zabré, doctorante du Burkina Faso, a remporté le premier Prix du jury lors de la finale internationale de MT180, organisée le 27 septembre à l'UNIL.

F. Imhof © UNIL



RETROUVEZ-NOUS
SUR INSTAGRAM

www.instagram.com/unilch

Entendu sur le campus

« Je suis contente de ne pas être en médecine. 4 heures de physique, 4 heures de maths, ça fait froid dans le dos. »

Deux étudiantes devant l'Amphipôle



Edito

de Francine Zambano
rédactrice en chef

L'uniscope s'ouvre avec un article consacré aux archivistes de l'UNIL qui travaillent sur un important projet de sauvegarde du fonds de Rodolphe Archibald Reiss, le créateur de l'Institut de police scientifique de Lausanne en 1909. Il est notamment connu

pour son travail photographique sur les scènes de crime.

Suit une rencontre avec le professeur Wissam Halawi, qui vient de rejoindre la Faculté de théologie et de sciences des religions. Son poste est destiné à éclairer l'histoire culturelle et sociale de l'Islam et des mondes musulmans.

Dans un autre registre, un de nos journalistes évoque avec Alain Corbellari, professeur à la Section de français, les rapports entre l'homme et l'animal, plus complexes au Moyen Âge qu'aujourd'hui. De son côté, Vincent

Barras, directeur de l'Institut des humanités en médecine, coorganise un colloque intitulé « La grippe espagnole de 1918 en Suisse ». Le but est de dresser un bilan des recherches existant sur l'influenza et d'en évaluer, un siècle après, les répercussions politiques, sociales ou culturelles. Place ensuite à un sujet consacré au verre, lequel connaît un succès qui ne se dément pas depuis le XVIII^e siècle, comme en témoigne l'historien de l'art Dave Lüthi.

Par ailleurs, la doctorante Mélody Pralong, spécialisée en anthropologie, s'est penchée

Les uns et les autres



F. Imhof © UNIL

PROFESSEURE DE COMPORTEMENT ORGANISATIONNEL à la Faculté des hautes études commerciales de l'UNIL, **Marianne Schmid Mast** a récemment été élevée au grade de « Fellow » par la Société pour la psychologie sociale et la personnalité (SPSP). De même que « Fellow Division 8 » par l'Association américaine de psychologie (APA). Il s'agit de deux organismes professionnels internationaux ayant pour but de promouvoir la science psychologique autant en termes de recherche que d'enseignement. Marianne Schmid Mast est distinguée pour ses contributions importantes dans le domaine de la science de la psychologie sociale et de la personnalité.

Campus durable

UNICA GREEN LANCE UN APPEL À PROJETS destiné aux étudiants avec son « Green your University Award ». Il s'agit d'un concours européen visant à améliorer la durabilité des campus. Les vainqueurs se verront remettre des billets Interrail et auront la possibilité de visiter une université européenne de leur choix. Dépôt des projets jusqu'au 15 décembre. Le prochain workshop d'UNICA Green aura lieu en mars 2019 sur le campus de l'UNIL. Toutes les informations sur green.unica-network.eu.

Petite astuce

VENEZ DÉPOSER LE PETIT MOBILIER, LES VÊTEMENTS OU LES LIVRES dont vous ne savez plus que faire au Troc-o-Pole. Cet espace de dons et d'échanges accueille tous types d'objets, pour autant qu'ils soient propres et en bon état. Vous pouvez aussi y arriver les mains vides et y piocher gratuitement de la vais-



selle, un petit meuble ou autres vêtements. Le Troc-o-Pole a pour but de diminuer l'impact écologique de la consommation et de limiter le gaspillage en donnant une nouvelle vie aux objets. La petite boutique de troc est le résultat d'une collaboration entre le dicastère Durabilité et campus, la Fédération des associations d'étudiants et l'association Unipoly, avec le soutien du service Unibat. Anthropole, en face de l'auditoire 1031. Du lundi au vendredi, de 9h à 17h en période de cours. facebook.com/trocopole

sur la prise en charge des jeunes diabétiques en milieu scolaire obligatoire. Experte de la littérature et des médias, professeure à l'Université Paul-Valéry Montpellier 3, Marie-Eve Thérenty est quant à elle invitée par le Centre des sciences historiques de la culture à donner une série de cours à la Faculté des lettres.

Pour terminer, *l'uniscope* fait le point sur le Collège des humanités, créé en 2004, avec une interview croisée de son nouveau directeur, Béla Kapossy, et de son prédécesseur, Thomas David.

Lu dans la presse

«*On me propose de créer un institut du Nobel Dubochet de biophysique à Shenzhen, la zone économique spéciale voisine de Hong Kong. L'idée : introduire un enseignement «biologie et société» comme celui de l'Université de Lausanne.*»

Jacques Dubochet, le 12 octobre dans une interview donnée au journal *Le Temps*.

Le chiffre

11'000 La quantité d'appareils connectés simultanément au wifi de l'UNIL le 25 septembre à 10h30. Il s'agit du record de l'année. Ce nombre est approché tous les mardis, le jour le plus chargé de la semaine. Données fournies par Alexandra Frincu (Centre informatique).

Terra academica



IL Y AVAIT L'ALBATROS DE BAUDELAIRE, IL Y A LE CANARD DE RAMUZ, condamné à ne plus voler par une pratique barbare (on lui coupe le bout d'une aile). Privé de sa main gauche à la suite d'une chute, Ramuz a du temps mort devant lui. Il se sent éteint et doit renouer douloureusement avec la vie comme, après une phrase et un point dans un texte, une autre phrase survient, avant le point final, la vraie mort de l'homme, qui n'est qu'un «tout petit rouge» dans l'univers ou même rien, une vague main gauche dont on ne se soucie qu'en son absence. Délice de réflexion métaphysique par un écrivain voué habituellement au contact direct avec des choses bien réelles qu'il travaille à rendre visibles, *Une main* se lit le sourire aux lèvres, comme un encouragement à vivre. Merci à Daniel Maggetti et Stéphane Pétermann pour cette jolie collection colorée qui rend Ramuz si vivant et accessible.

Une main. Editions Zoé Poche (entre autres textes édités dans cette collection).

BRÈVES



HORIZON CARRIÈRE

Vos études touchent à leur fin? Elles sont terminées? Vous cherchez un premier emploi ou un nouveau défi professionnel? Venez vous informer à propos du marché de l'emploi dans le cadre des rencontres Horizon carrière.



7 novembre: «Quels profils pour travailler à la Radio Télévision Suisse?»
4 décembre: «Quels profils pour travailler chez Schindler?»
 Infos & inscription:
www.unil.ch/alumnil/horizon-carriere

UN SITE POUR LE PRIX NOBEL

Son fameux curriculum vitae, sa biographie, une revue de presse, des vidéos, ses publications, son blog: un site Internet entièrement consacré à Jacques Dubochet, Prix Nobel de chimie 2017, vient d'ouvrir. N'hésitez pas à le visiter: unil.ch/dubochet



DOULEURS AUX URGENCES

Médecin-chef au service des urgences du CHUV et professeur associé à la Faculté de biologie et de médecine de l'UNIL nommé au 1^{er} juin 2018, **Olivier Hügli prononcera sa leçon inaugurale jeudi 22 novembre 2018 à 17h15 dans l'auditoire César Roux du CHUV.**

Le thème: «Pourquoi est-il difficile d'entendre et de combattre la douleur aux urgences?» Sa nomination souligne l'importance de la contribution d'Olivier Hügli, spécialiste de la prise en charge de la douleur, au développement de son unité.

Ils redonnent vie aux morts

Les archivistes de l'UNIL s'affairent à un grand projet de sauvegarde du fonds de Rodolphe Archibald Reiss, fondateur de l'École des sciences criminelles. Il est notamment connu pour son travail photographique sur les scènes de crime, mais pas seulement.



Sacha Auderset et Gérard Bagnoud d'Uniris prennent grand soin des plaques photographiques de Rodolphe Archibald Reiss, auxquelles le service archivistique consacre un grand projet. F. Imhof © UNIL

David Trotta

Une femme est allongée sur le sol de sa chambre à coucher. Elle gît, le crâne fracturé. Nous sommes le 8 janvier 1912 à Lausanne, rue de la Caroline. Mme Seewer a été assassinée la veille par sa domestique. Du côté de la place du Château en revanche, le 12 février 1916, tout semble aller pour le mieux. L'évêque de Lausanne est en visite. Une délégation l'accompagne.

Le début d'une fiction ? Non. Ce sont deux exemples tirés des archives photographiques de Rodolphe Archibald Reiss, le fondateur de l'École des sciences criminelles, la première au monde rattachée à une université. Depuis 2017, près de 30'000 plaques photographiques sur verre ont été remises au service des ressources informationnelles et archives de l'UNIL, Uniris. Elles donnent lieu à un

projet de préservation, de numérisation et de valorisation de ce fonds aussi fourni que très bien documenté. Déjà utilisé par un certain nombre de chercheurs, il sera à terme mis à disposition du public.

« L'essentiel du matériel de Reiss dont nous disposons est lié à la police scientifique. Mais on trouve aussi par exemple des images de scènes de rue prises à Marseille ou Paris aux alentours de 1910, des natures mortes, des instantanés de la vie quotidienne vaudoise, des paysages », précise Sacha Auderset, assistant archiviste. Après une première analyse, Uniris a choisi de traiter environ 14'000 plaques, dont un peu plus de la moitié concerne directement Rodolphe Archibald Reiss. « Nous avons choisi de traiter l'intégralité des plaques allant jusqu'au décès de Reiss en 1929. La suite comporte un très grand nombre de documents similaires, comme des empreintes

digitales ou des comparaisons d'écritures, et son intérêt s'avère moins pluridisciplinaire », précise Gérard Bagnoud, directeur du service.

Le fonds comprend aussi divers objets et archives papier, « notamment des registres, des articles de journaux, des ouvrages, des rapports d'expertises, une cartothèque qui permet d'identifier une affaire, un plaignant ou un suspect », complète Olivier Robert, responsable du projet. Le tout permettant d'éclairer la collection photographique. Preuve de son importance, le projet a reçu, en plus du soutien de l'UNIL, un important financement de l'association pour la sauvegarde de la mémoire audiovisuelle suisse Memoriaiv.

Aux petits soins

Pour la numérisation haute définition, la restauration et le reconditionnement, Uniris

s'est adjoint les compétences de l'Institut suisse pour la conservation de la photographie, basé à Neuchâtel. Mais le travail des deux équipes ne se résume pas seulement à la numérisation. « Nous faisons de la stabilisation et de la description. Éviter que le matériel ne se dégrade davantage et faciliter l'accès à ce patrimoine exceptionnel », précise Sacha Auderset.

Une première mesure consiste donc à stocker les documents dans des conditions optimales, dans des locaux à la température et l'humidité contrôlées. Puis de changer les boîtes d'origine devenues acides, risquant d'endommager la partie sensible des plaques. « Nous intervenons pour enlever les traces de doigts sur les verres. Nous avons aussi décidé de recoller les plaques cassées. Nous ne touchons en revanche pas aux rayures, ni aux traces sur les émulsions. Et nous ne corrigeons pas non plus les images numérisées. » Un soin particulier à rester fidèle au travail de Reiss témoignant de l'enthousiasme des porteurs du projet et de l'importance que revêt ce fonds.

Pour tous

Une fois le projet arrivé à son terme et le travail des chercheurs terminé, la collection sera disponible sur une base de données publiée en ligne. Reste que la teneur de son contenu pose un certain nombre de questions d'ordre éthique, indique Olivier Robert. « Nous n'aimerions pas qu'une image représentant une personne décédée puisse être détournée. Mais nous ne souhaitons pas non plus exercer de censure. Nous avons résolu de régler ce débat avec l'aide de nos partenaires. »

Afin de valoriser au mieux le résultat final, l'équipe d'Uniris réfléchit déjà à un habillage qui permettrait de contextualiser l'ensemble du travail de Rodolphe Archibald Reiss. Mais aussi de refléter les différentes approches qu'il permet. « Si à l'époque le travail du photographe s'adressait à la police, à la justice et aux criminologues, il intéresse aujourd'hui également les anthropologues, les sociologues, les historiens, les historiens de l'art ou les photographes », souligne Gérard Bagnoud. À terme, Uniris envisage de présenter les multiples facettes de ce fonds dans une exposition publique. Musique d'avenir encore, elle trotte en revanche bien dans la tête des archivistes.



Rodolphe Archibald Reiss et ses équipes enquêtent sur les scènes de crime ou d'accident. Ici, un choc s'est produit sur une route de Lavaux entre une voiture et une moto le 15 mai 1913. © UNIL



Les photos de Reiss documentent aussi la vie d'une époque. Une démarche importante pour le patrimoine. Voici ce à quoi ressemblait Saint-François, à Lausanne, le 23 septembre 1912. © UNIL

La pluralité de l'islam religieux, des écoles juridiques et de l'Islam comme civilisation est au cœur de l'enseignement et de la recherche de Wissam Halawi, nouveau professeur assistant à l'UNIL.

Les mondes mystérieux de l'Islam

Nadine Richon

Né au Liban, Wissam Halawi a fait ses études en France, où il a enseigné à l'Université Paris-Sorbonne, avant d'intégrer un projet européen de recherche sur l'Islam à l'Université d'Exeter et de rejoindre, en septembre 2018, l'Institut d'histoire et anthropologie des religions à la Faculté de théologie et de sciences des religions. Son poste est destiné à éclairer l'histoire culturelle et sociale de l'Islam et des mondes musulmans. Il se félicite de ce que le français permet, contrairement à l'anglais où elle prévaut tout le temps, de conserver la majuscule dans « Islam » pour désigner la civilisation (laquelle, du Moyen Âge à nos jours, est pluriculturelle et plurireligieuse) et de signifier la dimension religieuse en minuscule, « islam ».

Wissam Halawi, pourquoi partir de l'époque préislamique ?

Au départ il y a un simple prêche et Muhammad doit être loin de penser à un empire musulman. Dans la péninsule Arabique au VII^e siècle, la première communauté (« Oumma ») intégrait les tribus juives de Médine, la prière se faisant alors en direction de Jérusalem. Faire comme si rien n'existait avant la révélation entretient une légende utile aux croyants mais intenable sur le plan historique. Ce discours construit environ deux siècles après la révélation coranique considère que la période préislamique était celle de l'ignorance (« jāhiliyya ») et de l'obscurantisme avant l'apparition du savoir et de la lumière. Or le Prophète connaissait très bien les traditions monothéistes préislamiques. Muhammad se place

dans la continuité d'Abraham et de Jésus, avec cette particularité du dogme musulman qui le considère comme le sceau des prophètes, le dernier. La période antéislamique comprenait en outre le paganisme ou encore le manichéisme, religion de grande culture.

On croit volontiers que l'islam s'est imposé au fil de l'épée...

Dans un premier temps, les conquêtes arabes ont été pacifiques : d'une part elles correspondaient à des razzias (pratique préislamique de pillage d'une autre tribu en limitant autant que possible les pertes humaines) et, d'autre part, les empires byzantin et perse étaient affaiblis et impopulaires à force d'augmenter les impôts. En Syrie, par exemple, les habitants ont plutôt bien accueilli ces conquérants, et



Spécialiste de l'école juridique druze, Wissam Halawi veut éclairer l'Islam et son actualité à partir de ses minorités et de la période médiévale fondatrice. F. Imhof © UNIL

la conversion, loin d'être obligatoire, fut même interdite par les premiers califes. Contrairement aux polythéistes, très mal vus, les gens du Livre bénéficiaient d'un statut légal (inférieur à celui des musulmans) et on essayait de les séduire pour qu'ils se convertissent, mais alors ils payaient moins d'impôts, d'où l'inquiétude des califes. Le statut de « dhimmis » (« protégés » des musulmans) leur conférait des droits et des devoirs, dont celui de payer la « jizya » en contrepartie de cette protection. Un édit sévère que j'analyse parfois avec les étudiants décrit les signes distinctifs destinés aux gens du Livre, à l'instar du port d'une grande croix pour les chrétiens. Non systématique, son application dépendait des califes... À nos yeux il s'agit de pratiques archaïques, tout comme le statut de la femme, mais nous parlons de choses qui se sont passées il y a quinze siècles. Ce sont des questions sociales et pas uniquement religieuses ; or les sociétés évoluent, heureusement. Il faut impérativement contextualiser ces phénomènes socio-historiques pour éviter l'anachronisme auquel se livre la version salafiste d'un Islam idéalisé du premier siècle de l'hégire (VII^e siècle).

L'histoire continue mais vouloir changer le Coran n'a pas de sens ?

Le Coran est un livre spirituel contenant très peu de sourates et de versets à caractère normatif destinés, alors que le prophète établissait son pouvoir à Médine, à organiser une communauté et à éliminer les adversaires ou ceux considérés comme tels. Dès le VIII^e siècle, le Coran ne pouvait déjà plus répondre aux questions d'ici-bas dans un empire en expansion avec Bagdad comme ville-monde. Comment, dès lors, organiser les sociétés tout en respectant la religion qui est dans le Coran ? Là commence le travail des juristes issus d'écoles divergentes fondées entre le IX^e et le XI^e siècle. L'Arabie saoudite s'appuie sur le « hanbalisme », l'une des quatre écoles sunnites, dont la doctrine est radicalisée par le « wahhabisme ». Contrairement à une idée répandue dès l'époque coloniale, il n'y a pas de « charia » (loi divine) mais des règles de droit posées par des juristes en fonction de leur contexte social. Le Coran est la première mais non la seule source de droit. Penser, par

exemple, que le voile est une injonction divine revient à se méprendre sur sa propre religion. En effet, il faut faire la distinction entre l'islam religieux et les sociétés, au lieu d'aller chercher dans les sources sacrées ce qui relève des enjeux du présent. Prenez le terrorisme : il s'agit bien d'actions hautement répréhensibles menées par certains musulmans, mais on tourne en rond si on se contente d'expliquer l'Islam par l'islam. Si une société souhaite se fonder sur des textes religieux pour produire de la terreur à son profit, elle peut le faire, que ce soit l'Inquisition hier ou Daech aujourd'hui.

Il y a donc toujours eu des réformistes qui font des choix juridiques tournés soit vers la modernité, soit vers de lointaines traditions en puisant tous dans l'islam religieux ?

Oui mais au sens strict la grande époque réformatrice s'est déployée au XIX^e siècle à partir de l'Égypte et de la Syrie historique, qui se constituaient en nations sur le mode européen. Ce n'est pas ma spécialité mais je pense qu'on ne peut pas comprendre vraiment cette période sans connaître tout le droit musulman (« fiqh ») constitué à partir du IX^e siècle dans un effort intellectuel constant (« ijtihād ») de produire de nouvelles règles adaptées à chaque contexte socio-politique. Pour poser ces règles en respectant les théories juridiques déjà établies, les juristes prononcent des fatwas (avis juridiques) qui sont pour nous historiens des sources précieuses sur des sujets très concrets concernant la vie en société, en famille, en couple... Ces fatwas participent au renouvellement permanent du droit musulman et montrent que l'idée d'un « âge d'or » islamique est une construction idéologique. Il suffit hélas d'un seul juriste, appuyé ou non par d'autres, pour rendre applicable une fatwa, dangereuse si elle appelle à éliminer des personnes ou à se faire tuer en martyr. Il est possible de ne pas contredire le Coran y compris quand on veut prôner la mort en allant extraire quelques rares versets normatifs liés à un contexte particulier et disparu depuis lors. Tout comme l'on peut s'appuyer sur les textes sacrés pour prôner un Islam progressiste permettant aujourd'hui à des femmes d'être imams.

« L'idée d'un « âge d'or » islamique est une construction idéologique. »

Il n'y a pas de loi divine (charia) mais on a sacralisé les fameux hadiths ?

On sait bien qu'il s'agit d'une construction ultérieure à l'époque du Prophète et du Coran, nécessaire, selon les juristes, pour répondre aux besoins de la société et pallier les lacunes du texte sacré. Les croyants en sont arrivés à considérer les hadiths (faits et gestes attribués au Prophète) comme un recueil figé et sacré, deuxième source de droit après le Coran. Notons que certains hadiths contredisent le Coran et que certains versets du Coran en contredisent d'autres. Voilà pourquoi les savants ont entrepris depuis le IX^e siècle un énorme travail pour faire communiquer les sources sacrées entre elles, mais aussi pour limiter la prolifération des hadiths en triant ce qui peut être considéré comme authentique ou faible. Il y a d'ailleurs plusieurs recueils, notamment les hadiths sunnites et chiites qui divergent de manière radicale. Le droit musulman, qui se fonde sur le Coran, les hadiths, le raisonnement et l'analogie humaine, n'est pas figé mais bien en constante adaptation.

Qu'est-ce que l'Oumma ?

Hors de l'Arabie, où est né l'islam, on ne peut pas penser en termes d'homogénéité des règles de droit et des pratiques. Deux choses peuvent caractériser l'Oumma : la religion et la langue. Historiquement, le premier Empire musulman (celui des Omeyyades de Damas) a décrété l'arabe langue officielle et l'islam religion d'État, mais le jour où la majorité des habitants de ce vaste espace est devenue musulmane et a parlé l'arabe il s'est passé plusieurs siècles. De surcroît, la pratique de l'islam tout comme la culture musulmane n'ont jamais été identiques partout en terre d'Islam, ou dans les pays musulmans actuels. On ne peut pas parler d'une seule Oumma mais de plusieurs communautés, dont les us et coutumes diffèrent et qui sont capables, tant bien que mal, de s'adapter à un environnement où l'islam religieux n'est pas majoritaire, comme aujourd'hui dans les pays occidentaux. Voilà pourquoi il faut s'intéresser à l'histoire diverse des mondes musulmans et à celle des minorités religieuses en Islam, aussi bien les juifs et les chrétiens que les minorités druzes ou chiïtes.

THÉÂTRE LA GRANGE DE DORIGNY

NOUVEAUX HORAIRES

Lundi	relâche
Mardi	à 19 h
Mercredi	à 20 h
Judi	à 19 h
Vendredi	à 20 h
Samedi	à 18 h
Dimanche	à 17 h

ACCÈS

Métro m1
> arrêt « UNIL-Mouline »
Parking payant sur place
Accès mobilité réduite

TARIFS

(paiement en espèces uniquement)
Plein 20 CHF
Réduit 15 CHF
Étudiant 10 CHF

ABO DE SAISON

« GRANDE FAIM »
Plein 80 CHF
Réduit 60 CHF
Étudiant 30 CHF

RÉSERVATIONS

021 692 21 24

GRANGEDORIGNY.CH

DU 27 OCTOBRE AU 3 NOVEMBRE 2018
**SONGE
D'UNE NUIT D'ÉTÉ**
D'après *William Shakespeare*
Mise en scène *Joan Mompert*

DU 8 AU 11 NOVEMBRE 2018
**VOYAGE AU BOUT
DE LA NUIT**
De *Louis-Ferdinand Céline*
Mise en scène *Philippe Sireuil*

13 NOVEMBRE 2018 À 17H
**RENDEZ-VOUS
VIGNERON**
Avec les librettistes
et compositeurs de la
Fête des Vignerons 2019



Unil
UNIL | Université de Lausanne

PORTEMIRE PRESSE
24heures

LOTTERIE
ROMANDE

LIBRAIRIES
BASTA

BELLEVaux

LE COURRIER

LES LIVES
HEURET

ARSENIC

VIDY

CPD

EPICENTRE

EPICENTRE

SCULPTURE

Les Mosaïques, UNIL
Coiffure Azita Créa'UT

221

GINEMACITYJOB

Des licornes et des hommes

Après l'alimentation, le corps ou la noblesse, les médiévistes s'intéressent cette année aux animaux, bien au-delà des bêtes mythiques qui accompagnent le Moyen Âge.

David Trotta

Lorsqu'on pense Moyen Âge, on visualise les châteaux, les chevaliers, les têtes couronnées, les quêtes sacrées. Dans la fiction, les cinéastes aiment aussi illustrer les scènes de fêtes où gibiers en tous genres s'entassent sur les tables lors de fastueux banquets. Sans compter encore les êtres de légende, tels dragons et licornes, au cœur de nombreux récits. Dans ce contexte, difficile de penser aux simples chiens et chats, pourtant bien présents aux côtés de nos ancêtres. C'est ce que montrera le Centre d'études médiévales et postmédiévales à travers la thématique de cette année consacrée aux animaux dans leur ensemble.

Relations plus complexes

« Les animaux sont intéressants dans la mesure où ils convoquent de nombreuses disciplines », souligne Alain Corbellari, professeur à la Section de français, coresponsable de la thématique choisie pour l'année 2018-2019. Afin d'appréhender au mieux ce que nos amis à plumes ou à poils disent de l'état du monde selon les époques, les organisateurs ont ainsi décidé de donner la parole à des historiens, des juristes ou des musicologues.

« Ce thème permet aussi d'aborder les rapports entre l'homme et l'animal, plus complexes au Moyen Âge qu'aujourd'hui. » À la fois plus proches en termes simplement physiques, puisque présents partout, aussi bien dans les villes qu'à la campagne, mais plus distants du point de vue théologique. En somme, on entend souvent dire que les animaux n'auraient pas d'âme. Vrai ? « Cette idée n'est en réalité pas si arrêtée, rétorque Alain Corbellari. Ils sont considérés comme inférieurs à l'homme, mais cela ne suppose pas d'absence de l'âme. C'est Descartes au XVII^e siècle qui en fait des machines. Nous vivons une époque intéressante aujourd'hui de ce point de vue, puisque nous essayons de renouer avec l'animal par-delà trois ou quatre siècles de mépris. »

Allégories, totems et magie

L'intérêt pour la faune ne s'arrête pas à la ferme, à la table ou en tant que compagnon.



Dans la littérature médiévale, le chien est un animal particulièrement intéressant selon Alain Corbellari. F. Imhof © UNIL

Il se confirme par exemple dans les arts. « Le chien est absolument passionnant dans la littérature médiévale. Il est l'animal le plus présent mais aussi le plus ambivalent. On peut l'évoquer dans des contextes parfaitement réalistes, ou en faire le support de nombreux fantasmes. Comme le petit chien merveilleux qui entraîne vers l'autre monde. » Le plus fidèle ami de l'homme se retrouve ainsi parfois au cœur d'intrigues des plus burlesques. « Dans *Estula*, un fabliau, deux voleurs s'introduisent nuitamment dans un maison en rampant. Le propriétaire appelle son chien, qui s'appelle bêtement *Estula*. Un des deux voleurs, qui croit que son copain le cherche, répond : « Oui », ce qui effraie le fermier. »

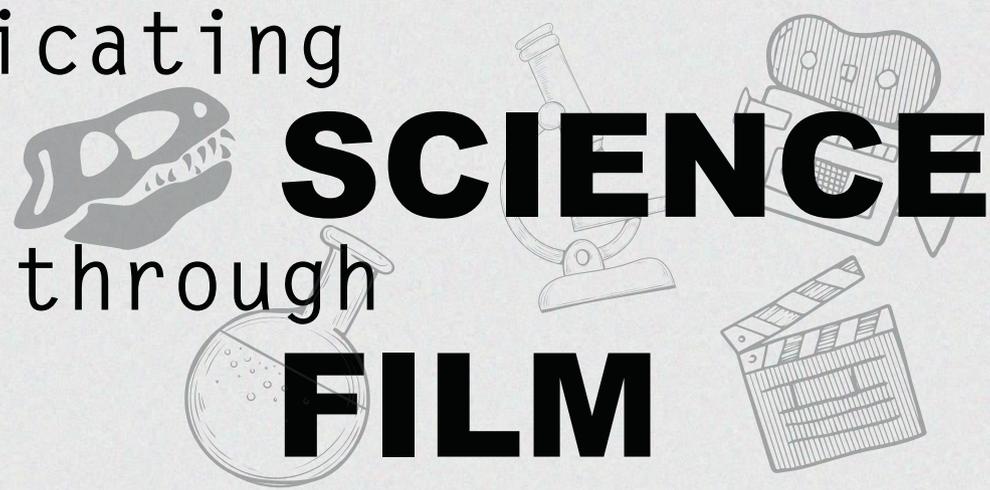
Le Moyen Âge fait aussi des animaux des supports d'allégories. Le lion incarnant le Christ, le chien la fidélité ou le chat le diable. Raison pour laquelle des personnages illustres ont adjoint le nom d'un animal au leur, comme Richard Cœur de Lion ? Non, répond Alain Corbellari. « C'est une logique païenne, en particulier germanique, de se trouver des totems. Arthur est le Sanglier de Cornouailles.

Ou un ours, comme son nom l'indique en celtique, puisqu'il est le roi des animaux chez les Celtes. Il sera détrôné à partir du XII^e siècle par le lion, sous l'influence de la Bible et des civilisations méditerranéennes. »

Parler des animaux au Moyen Âge, c'est évidemment aussi suggérer les espèces mythiques comme le dragon ou la licorne. Des êtres incontournables qui n'ont pourtant jamais existé. Comment alors expliquer cet intérêt ? « La frontière entre le réel et l'irréel est floue à cette période. Cela vient du fait qu'il y a encore peu d'expérimentation. Tant qu'on ne peut pas vérifier que ces animaux n'existent pas à l'autre bout du monde, on garde une réserve. Cette attitude n'est pas totalement idiote. Mais le Moyen Âge n'est pas irrationnel. Il fait trop confiance à l'autorité, aux encyclopédistes, aux philosophes. »

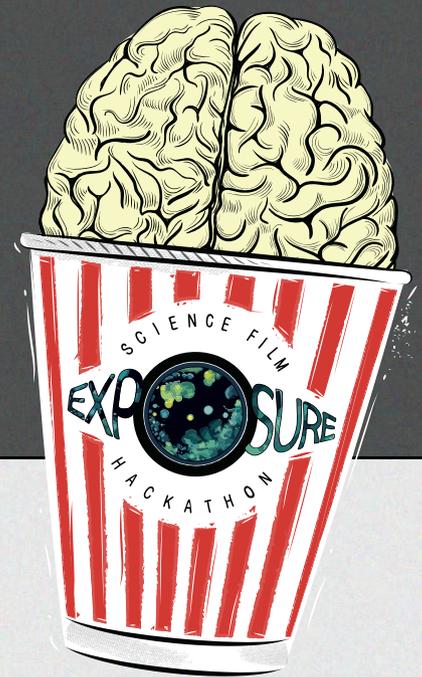
 unil.ch/cemep

Communicating SCIENCE through FILM

Exposure Science Film Hackathon vous invite au Cinéma CityClub de Pully pour apprendre et célébrer la science dans une soirée de cinéma scientifique.

Il y a environ 13.5 milliards d'années, le Big Bang nous a apporté la physique; il y a 3.8 milliards d'années, les molécules se sont assemblées pour donner la vie et il y a 70'000 ans, les humains tels qu'on les voit aujourd'hui sont apparus. Nous avons découvert et divisé des atomes, multiplié l'ADN et guérit d'innombrables maladies. La science nous a conduit jusqu'ici, mais reste encore mystérieuse pour les non-scientifiques. A travers Exposure Science Film Hackathon, nous amenons les scientifiques au cinéma et invitons le public à venir découvrir et célébrer la science.



The films are created with the aims of being entertaining and accurately communicating a piece of science to the public. All films will be in English with French subtitles. Once all films have been seen, the audience will vote and award one film the public prize! Join us to learn about and celebrate local scientific research!

**Cinema
CityClub
Pully**

**Wednesday
5th December**
Doors open: 19h
Show starts: 19h30



For more information and to see films from previous years, go to: exposurehackathon.com

 @ExposureSciFilm

 @exposurescifilm

Exposure Science Film Hackathon est un événement qui entraîne les jeunes scientifiques à communiquer leurs recherches par le biais de films. Nous avons créé un hackathon sur 3 jours durant lesquels scientifiques et vidéastes collaborent en groupe pour apprendre, explorer et innover la communication scientifique. A la fin des 3 jours, de beaux films sont produits, qui communiquent avec précision la science au grand public.

Il y a cent ans, une épidémie d'influenza tuait 30 à 50 millions de personnes. La Suisse n'a pas été épargnée. Un colloque organisé le 16 novembre 2018 à l'Institut des humanités en médecine dresse un bilan de ce fléau.

La grippe espagnole, un virus toujours sous surveillance

Noémie Matos

La grippe espagnole est considérée comme l'une des pires pandémies que l'humanité ait connues. En 1918, elle a fauché plus de vies que la Première Guerre mondiale, de 30 à 50 millions de personnes selon les estimations. La Suisse a également été frappée de plein fouet entre juillet 1918 et juin 1919. Le virus a cloué au lit près de la moitié de la population et a tué 24'449 individus. «L'épidémie a été beaucoup plus brutale en termes de vitesse de contagion et d'impact sur la démographie que le sida», souligne le professeur Vincent Barras, directeur de l'Institut des humanités en médecine et coorganisateur du colloque «La grippe espagnole de 1918 en Suisse».

Le but de cette rencontre est de dresser un bilan des recherches existant sur l'influenza de 1918 dans diverses régions de Suisse, du Valais à Genève en passant par Bâle, et d'en évaluer les répercussions politiques, sociales ou culturelles, un siècle après. «Il s'agit d'un colloque d'histoire, supposé dialoguer avec le présent. Par exemple, l'intervenant Fred Paccaud, spécialiste en santé publique, de la faculté de biologie et de médecine, livrera ses conclusions en tant qu'épidémiologiste contemporain. Un espace important sera dédié à la discussion et aux échanges avec les spécialistes présents», détaille Vincent Barras.

Un virus insaisissable

La grippe espagnole n'est pas originaire de la péninsule ibérique, comme on pourrait le croire, mais elle serait d'abord apparue en Chine... et aurait muté aux États-Unis avant de gagner la planète entière. Aucun village isolé des montagnes suisses n'a été épargné. «L'agent infectieux de type H1N1 est très contagieux et ses propriétés mutent rapidement, rappelle Vincent Barras. En 1918, les communautés helvétiques ne vivaient pas en vase clos, comme on pourrait le croire.»



Vincent Barras dirige l'Institut des humanités en médecine. Lors de la conférence, il présentera l'historiographie de la grippe espagnole. F. Imhof © UNIL

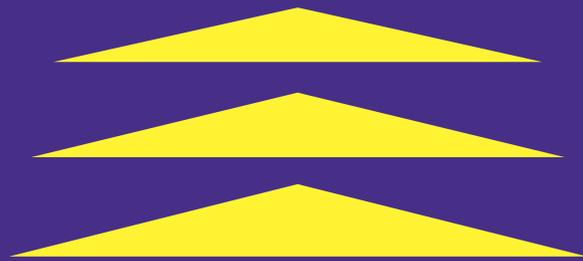
Même si la Suisse n'était pas directement impliquée dans le conflit de 14-18, le contexte de fin de guerre (population exsangue, rationnement alimentaire, intensification des mouvements de personnes...) aurait exacerbé l'épidémie dans le pays. «Les soldats mobilisés créaient des amas de population inhabituels. La Suisse hébergeait aussi un nombre considérable de prisonniers de guerre, français et allemands. Ces groupes étaient surveillés de près», ajoute le professeur. Par exemple, le virus a terrassé 483 soldats rien qu'à l'école de recrues de Colombier à Neuchâtel.

Pas à l'abri

La grippe espagnole a fait plus de victimes parmi les adultes de 20 à 40 ans que chez les nourrissons, enfants et personnes âgées, au système immunitaire pourtant moins efficace face aux virus grippaux classiques. Vincent Barras affirme: «La majorité des victimes était en âge de procréer et cela a engendré des déséquilibres démographiques au sein des sociétés,

dont on peine encore aujourd'hui à mesurer les conséquences.» Suite à l'épidémie de 1918, des mesures ont été mises en place dans les années qui ont suivi, telles que l'observatoire de la grippe Sentinelle en Suisse. «Beaucoup d'argent est investi dans la recherche biologique fondamentale pour étudier le virus.» Les mutations de virus grippaux, qui peuvent trouver leur origine chez les oiseaux et les porcs, font l'objet d'une surveillance accrue. Sans oublier les vaccins, «mais qui ont toujours un train de retard vu la mutation rapide du virus de la grippe saisonnière».

Nous sommes certes mieux parés aujourd'hui pour faire face à une grippe du même type que celle de 1918, mais nous ne sommes pas en parfaite sécurité, avertit Vincent Barras. «L'intensité des échanges à l'échelle de la planète change la donne. Le virus, qui en 1918 prenait le temps d'un bateau qui traverse l'Atlantique, prendrait maintenant trois heures pour envahir un continent. Certains experts élaborent des scénarios catastrophes.»



21.03.2019
RENCONTRES
CARRIÈRES

INSCRIVEZ-VOUS!

UNIL.CH/RENCONTRES-CARRIERES

ENTRÉE LIBRE
BÂTIMENT AMPHIMAX

Unil
UNIL | Université de Lausanne

Un colloque international coorganisé par l'UNIL s'intéressera au verre, un matériel qui connaît un énorme succès depuis le XVIII^e siècle.

Levons nos verres

David Trotta

Il sert à la fabrication de bouteilles, de cadrans, de lampes ou autrefois d'objets tels que des biberons. Le verre est aussi utilisé dans la construction, le plus souvent pour les fenêtres, mais aussi parfois en tant que mur. Un colloque international intitulé « Le verre à tout faire », coorganisé par l'historien de l'art Dave Lüthi, lui est consacré au château de Nyon vendredi 2 et samedi 3 novembre en complément de l'exposition sur la brique de verre Falconnier.

Le siècle des architectes

Le recours au verre devient de plus en plus fréquent à partir du XVIII^e siècle. Notamment dans la construction. « Dès la deuxième moitié du siècle, les techniques de fabrication sont beaucoup plus industrialisées. On commence à avoir de grandes plaques de verre. » Le goût pour ce matériau se développe, en même temps qu'émerge un nouveau métier. « Le XIX^e siècle est celui au cours duquel l'architecte s'invente et se rend indispensable. Avant, des édifices pouvaient être créés uniquement par des maçons. Les architectes sont plus curieux et utilisent ces nouveaux matériaux, les principaux étant le métal, le béton armé et le verre, puisqu'ils permettent de proposer de nouvelles formes. Et d'innover, tout simplement. »

Deux grandes réalisations marqueront particulièrement ce tournant: le Crystal Palace de l'Exposition universelle de Londres en 1851, une sorte de serre géante, et la Galerie des machines, réalisée par Gustave Eiffel pour l'Exposition universelle de Paris en 1889. « Ces monuments gigantesques montrent que de nouvelles solutions sont possibles. Et c'est dans ce contexte que l'architecte nyonnais Gustave Falconnier invente son procédé. »

Un fantasme

L'intérêt pour le verre ne vient pas uniquement d'un savoir-faire qui évolue ou de l'apparition de nouvelles professions. Il répond aussi à un changement du rapport de l'homme à son environnement, ainsi qu'à un certain nombre de



Doyen de la Faculté des lettres et professeur associé en histoire de l'art, Dave Lüthi est spécialiste de l'architecture et du patrimoine bâti. F. Imhof © UNIL

fantasmes. « Le lien à la nature évolue beaucoup depuis le XVIII^e. On veut vivre dehors, plus près d'une nature jugée authentique. La maison de verre, le grand fantasme des architectes de l'époque, permet cette inclusion de l'être humain directement dans la nature. » Une sorte d'utopie qui se réalise en Allemagne en 1914, mais qui fera vite déchanter. « Les architectes s'en désintéressent dès qu'ils ont créé cet « objet construit non identifié ». Ils se rendent compte qu'on y meurt de chaud et qu'au fond ce n'est pas très pratique. »

Reste que tout un imaginaire tourne autour du verre et de certains types de constructions, véhiculé notamment par la littérature. « Beaucoup de romans ou de nouvelles se déroulent dans des serres. L'ambiance y est humide, les plantes sont souvent exotiques », le tout suggérant un environnement propice à l'érotisme. Des espaces qui soulignent aussi un certain statut social, puisque seuls les riches en disposent. « Il est effectivement valorisant d'avoir un espace vitré à l'époque, puisqu'il coûte très cher. Mais ce sont en réalité beaucoup d'éléments concomitants qui font que le verre, de façon générale, est omniprésent. »

Car le verre s'impose aussi à l'intérieur, lié aux modes domestiques. On le retrouve évidemment

sur les façades via les fenêtres, mais de plus en plus en tant que lampes, ou d'autres éléments de décor de la table. « Avant le XIX^e, les lampes n'étaient pas en verre. C'était du cristal, du bois, du métal. Avec le gaz et l'électricité, on se met à devoir produire des abat-jour par exemple. Ces changements techniques rendent le verre omniprésent. Et le capitalisme ambiant incite à la consommation, raison pour laquelle on développe toujours plus de matériaux et d'objets. »

Fierté tout UNIL

Le colloque s'inscrit dans la lignée des événements proposés et du regain d'intérêt pour la brique Falconnier, à l'honneur au château de Nyon. « Tout cela découle d'un travail de master d'Aline Jeandrevin, l'une de mes anciennes étudiantes, aussi coorganisatrice de cette rencontre, se réjouit Dave Lüthi. Le musée lui a demandé de mettre sur pied cette exposition, à laquelle s'est ajouté un catalogue qui fait aujourd'hui référence et dans lequel est publié son travail, complété des interventions de 14 auteurs, parmi lesquels de vraies peintures. »

Le verre à tout faire
Vendredi 2 et samedi 3 novembre
Château de Nyon

Pour sa thèse, Mélody Pralong étudie la prise en charge des enfants diabétiques à l'école. La doctorante à l'Institut des sciences sociales a privilégié l'expérience sur le terrain, en s'occupant, lors de deux camps scolaires, d'une petite fille atteinte de cette maladie chronique.

En camp scolaire avec une élève diabétique

Noémie Matos

Entre injections quotidiennes d'insuline et surveillance continue du taux de glucose dans le sang, les enfants diabétiques sont responsabilisés très tôt à la gestion de leur maladie. Un réseau de prise en charge s'articule autour d'eux et leur permet de se rapprocher d'une scolarité ordinaire et de composer avec la maladie. Mélody Pralong, spécialisée en anthropologie, en a fait l'objet de sa thèse. La doctorante s'est plus précisément penchée sur la prise en charge des jeunes diabétiques en milieu scolaire obligatoire. Elle a choisi d'étudier un canton spécifique de Suisse romande et a suivi de près le travail d'une infirmière spécialisée en diabétologie, qui s'occupe de la cinquantaine d'enfants et d'adolescents diabétiques qui y sont scolarisés.

La doctorante s'est focalisée sur les camps scolaires, en accompagnant elle-même deux fois Eli (prénom d'emprunt), une fillette diabétique de 9 ans. « Etant donné qu'il y a un éloignement des enfants de leur domicile, ou du milieu scolaire habituel, les camps nécessitent des mesures particulières et quelqu'un est amené à s'assurer du suivi de l'élève. »

Mélody Pralong a entamé la rédaction de son manuscrit de thèse, soutenue par le Fonds national suisse. Son travail s'inscrit dans un

projet sur la transmission de connaissances dans la gestion du diabète, au sein du laboratoire d'étude des sciences et des techniques (STS Lab). La chercheuse livre déjà ses premiers constats. Tout d'abord, le réseau de prise en charge de l'élève diabétique se transforme sans cesse. Il est constitué d'une part humaine (camarades de classe, professeurs, membres de la famille proche, éventuelle maman de jour...), mais aussi d'une part non humaine: la technologie, qui prend plus ou moins de place, selon chaque individu et selon le traitement suivi (pompe à insuline portée en continu ou stylo pour s'injecter soi-même de l'insuline).

Technologies et suivi à distance

« De nouveaux appareils permettent de mesurer en continu la glycémie, taux de glucose dans le sang, grâce à des capteurs posés sur la peau, pour connaître notamment la quantité d'insuline qui doit être injectée », détaille la chercheuse. Une application smartphone est souvent proposée avec le dispositif. Lorsque l'enfant scanne le capteur avec son téléphone, les parents reçoivent une notification du relevé de la glycémie. « L'une de ces applications a rassuré des parents que j'ai rencontrés. Grâce à elle, ils ont laissé leur fille participer à un camp scolaire. » De plus, certains modèles de

pompe à insuline, avec un système d'alerte, stoppent le débit de l'hormone régulatrice lorsque la personne est en hypoglycémie. Mélody Pralong nuance: ces nouvelles technologies ne font pas toujours l'unanimité chez les parents d'enfants diabétiques.

« Les réseaux de prise en charge évoluent aussi parce que l'élève change de classe, ce qui implique que d'autres actrices et acteurs entrent ou sortent de son réseau. Les enjeux de délégation des connaissances autour du diabète sont des éléments

« J'ai privilégié l'observation participante aux entretiens. »

importants pour sa prise en charge. Le suivi de la maladie est de plus en plus distribué entre des personnes, des objets et des lieux différents. » La relation verticale médecin - patient est révolue. C'est là qu'intervient le protocole de prise en charge de l'élève diabétique en milieu scolaire, élaboré et rempli par l'infirmière lors d'une séance réunissant l'élève, les enseignants et les proches de l'enfant. Si ce dernier part en camp scolaire, un nouveau protocole de prise en charge est préparé.

Copains et copines solidaires

Les amis de l'élève diabétique jouent un rôle important dans la prise en charge. La scientifique l'a constaté pendant ses séjours avec Eli, dont les meilleures copines étaient très impliquées dans la gestion de sa maladie. « Comme je n'étais pas toujours avec Eli, j'ai expliqué à ses amies que si elle ne se sentait pas bien, il fallait venir me chercher. Prenant leur rôle très à cœur, elles sont parfois venues vers moi en panique, attirant ainsi l'attention de tous. J'arrive, stressée, vers Eli qui était en légère hypoglycémie. Si cet épisode s'était produit à la maison, cela n'aurait pas pris une ampleur si dramatique, mais la réaction de ses amies et le lieu isolé du camp ont eu une influence sur la situation », constate l'anthropologue.

Les relations de confiance vont de pair avec la notion de proximité. Ainsi, l'infirmière

LE DIABÈTE DE TYPE 1

Près de 40'000 personnes de tous âges sont atteintes du diabète de type 1. Avec l'asthme et l'épilepsie, il compte parmi les maladies chroniques les plus fréquentes chez l'enfant et l'adolescent en Suisse. Les cellules situées dans le pancréas, qui produisent l'insuline (hormone qui fait entrer le sucre provenant de la circulation sanguine dans les cellules de l'organisme), sont détruites par le système immunitaire. Cette maladie auto-immune n'est pas liée à la surconsommation de sucre et à la sédentarisation, contrairement au diabète de type 2. Elle apparaît en principe à l'enfance ou à l'adolescence. Les personnes diabétiques dépendent au quotidien d'injections d'insuline, par une pompe portée en permanence ou par stylo, qui remplacent le travail du pancréas.

L'anthropologue Méloody Pralong étudie la prise en charge de l'élève diabétique en milieu scolaire. Le diabète de type 1 fait partie des maladies les plus courantes chez les jeunes en Suisse. F. Imhof © UNIL

 unil.ch/stslab

la piscine et après, car dans l'eau une hypoglycémie se ressent moins. « Avant d'entrer dans le bassin, Eli a dû attendre 15 minutes au bord de la piscine avec moi, car elle était en légère hypoglycémie et le sucre que je lui avais donné devait faire son effet. Ses copines, qui étaient dans l'eau, étaient déçues qu'elle ne puisse pas les rejoindre tout de suite. Elles ont alors recréé un jeu de groupe en intégrant Eli, qui était assise au bord de la piscine. »

L'immersion avant tout

L'infirmière se procure en avance les menus et le programme des activités, et calcule les doses d'insuline pour tous les jours. Méloody Pralong avait à sa disposition un plan détaillé d'action. « Mais il arrivait qu'Eli n'aime pas tel aliment ou que le menu change. Comme l'insuline est injectée avant le repas, je devais recalculer pour compenser avec quelque chose de sucré. Il y a eu plusieurs microajustements de ce type à effectuer, que le protocole ne pouvait pas prévoir. » La chercheuse a noté qu'il existe ainsi une tension entre individualisation et standardisation de la prise en charge, qui se traduit dans le travail de l'infirmière et la mise en place du protocole.

« Sur le terrain, j'ai mené très peu d'entretiens et j'ai privilégié l'observation participante, une méthode classique en anthropologie. Je prête attention à décrire de manière détaillée ce que j'observe et à en faire des récits les plus fidèles possibles à la réalité, souligne Méloody Pralong. Être moi-même intégrée dans un réseau de prise en charge d'une enfant m'a permis de me rendre compte de cette réalité. Ce n'est pas la même chose que d'en entendre parler via des entretiens. » La chercheuse a eu droit à quelques bonus. « Aux côtés d'Eli, j'ai eu accès à des échanges entre elle et ses amies. Je me suis sentie privilégiée d'être témoin de ces tranches de vie. »

avec qui Méloody Pralong a travaillé essaie de placer l'élève diabétique dans la même chambre que ses amis les plus proches. L'un d'eux devra dormir à un bras de distance maximum : si l'enfant fait une crise glycémique pendant la nuit, il pourra réveiller son camarade sans avoir à se lever, pour éviter une chute. Le copain de chambre informe ensuite la personne responsable.

Comment les élèves diabétiques sont-ils perçus par leurs camarades ? « Certains enfants

mal informés croient que le diabète est contagieux. Il existe des attitudes discriminantes, concède la doctorante. Mais il faut souligner que beaucoup d'enfants développent de très belles formes de solidarité envers leur camarade diabétique. » Elle s'en est aperçue au camp de ski d'Eli.

Après une journée sur les pistes, une activité piscine était prévue. Selon le protocole de prise en charge, Méloody Pralong devait contrôler la glycémie d'Eli avant, pendant

Aux origines de la presse moderne

Le XIX^e siècle jette encore ses éclats ambigus sur notre actualité. Invitée à l'UNIL, Marie-Eve Thérénty en donne un aperçu fulgurant à l'heure où journalisme et littérature se redéfinissent l'un et l'autre.



Marie-Eve Thérénty étudie les relations complexes entre la presse et la littérature du XIX^e siècle à nos jours. F. Imhof © UNIL

Nadine Richon

Spécialiste de la littérature et des médias, professeure à l'Université Paul-Valéry Montpellier 3, Marie-Eve Thérénty est invitée par le Centre des sciences historiques de la culture à donner une série de cours à la Faculté des lettres. Le premier épisode a porté sur le passionnant XIX^e siècle et on la suivra en novembre sur la piste de ces années 30 où le fait divers mondialisé et le foisonnement des idéologies donnent déjà matière à *fake news*, jusqu'à aujourd'hui où, après une longue tentative d'ascèse journalistique au sortir de l'Occupation (nombre de médias en France ayant été aspirés dans la Collaboration), la profession se renouvelle et va puiser dans une forme de narration

littéraire aux sources d'une hybridation qui rappelle, en quelque sorte, la formule mise en place au siècle de Zola, de George Sand et d'Eugène Sue...

Ce dernier fut à 38 ans l'auteur d'un feuilleton qu'il déclina dans un quotidien entre 1842 et 1843 et qui déclencha un buzz planétaire à partir d'un malentendu : *Les Mystères de Paris*. Avec une équipe internationale et multidisciplinaire, Marie-Eve Thérénty a étudié d'innombrables variantes et traductions adaptées à différents contextes, dont certaines quasi immédiates, d'autres plus tardives, par exemple une version grecque édulcorée, des mystères londoniens sexuellement chargés (ce qui donnera à Eugène Sue une réputation anglaise de pornographe) ou encore une

déclinaison chinoise parue en 1904 seulement à partir d'une transposition japonaise elle-même basée sur une traduction américaine ! Marie-Eve Thérénty nous invite également au cinéma et à la télévision avec Raoul Ruiz, réalisateur renommé qui a donné dans *Mystères de Lisbonne* (Prix Louis-Delluc 2010) une passionnante adaptation du roman éponyme de Camilo Castelo Branco, rédigé selon la matrice féconde des *Mystères de Paris*.

Une femme invente le genre de la chronique

Tous les auteurs ne sont pas de grands écrivains comme Castelo Branco dans les villes si diverses qui entendirent illustrer leurs mystères, quitte à s'inventer des bas-fonds sur

le mode parisien pour exploiter ce cliché populaire même dans le contexte d'une plus grande homogénéité sociale comme à Rouen. Mais quel est donc ce malentendu qui caractérisa la réception des *Mystères de Paris* ?

Pour le résumer à partir de la réflexion palpitante de Marie-Eve Thérénty, il faut se reporter à l'histoire de la monarchie de Juillet (1830-1848) puis du Second Empire (1852-1870), quand la censure s'abattait sur les articles pour en vérifier l'orientation favorable au pouvoir politique. Dès 1836, Émile de Girardin crée avec *La Presse* un titre financièrement un peu plus accessible et augmente le volume publicitaire pour compenser ce manque à gagner. Comment accroître également l'intérêt populaire en ce « grand siècle de l'alphabétisation » ? En créant ce que la spécialiste appelle une « case feuilleton », où il invite les « jeunes écrivains de son temps ainsi que sa propre épouse à inventer des formes d'écriture fictionnelles, ironiques, qui peuvent dialoguer avec l'actualité mais d'une façon décalée, en bas de page, pour attirer l'abonné ». Marie-Eve Thérénty ne manque pas de souligner que le genre de la chronique a été inventé par une femme, Delphine de Girardin.

Explorer les bas-fonds

Et alors, ce malentendu ? Lancé dans *Le Journal des débats*, le roman-feuilleton d'Eugène Sue se voulait « panoramique », embrassant toute la société dans sa polyphonie et jusqu'à ses marges inquiétantes et fantasmées où l'on devinait sans les connaître les criminels, les prostituées, les « barbares de la civilisation ». Cette exploration des bas-fonds de Paris voulait tenir en haleine sur le long terme le lectorat bourgeois avide des sensations promises. Mais l'interaction avec les lecteurs, via de nombreuses lettres arrivées à la rédaction, dont certaines écrites d'une manière phonétique, fait basculer le contrat initial passé entre l'éditeur et le public habituel du journal ; le récit d'Eugène Sue produit un effet miroir sur un nouveau lectorat qui va y trouver moins matière à se divertir qu'à se reconnaître, poussant ainsi l'auteur à s'engager dans une imprévue dénonciation des inégalités. Les députés conservateurs s'en émeuvent en réalisant, mais un peu tard, que « ce geste au départ

IL ÉTAIT UNE FOIS... LE RÉEL

Comment dire le réel après les dérives médiatiques et idéologiques des années 30 puis de l'Occupation ? Il est impossible de travailler avec des éditeurs compromis, mais aussi de poursuivre l'aventure de la presse écrite avec des écrivains narcissiques. « À la Libération, les cartes sont rebattues et on refonde la presse selon de nouveaux protocoles d'objectivité », explique Marie-Eve Thérénty. « La littérature déserte largement le journalisme notamment quotidien », poursuit-elle. L'essentiel n'est plus de soigner l'écriture, la politique ou la morale mais d'apporter de l'information et de la vérifier. De nouveaux journaux apparaissent avec pour seule ambition affirmée les faits, tandis que, paradoxalement, le journalisme littéraire se déploie aux États-Unis dès les années 60.

Alors que l'on revendique en France le degré zéro de l'écriture, un scandale éclate en 1985 : dans un article publié par le journal *Libération*, la romancière Marguerite Duras traite à la fois de coupable et de « sublime, forcément sublime » la mère d'un enfant assassiné dans de mystérieuses conditions. Pour sauter (trop rapidement ici) au XXI^e siècle : Marie-Eve Thérénty pointe le grand écart entre, d'une part, l'automatisation de l'information écrite combinée au *fast journalism* audiovisuel et, d'autre part, un retour vers de longs récits, l'enquête en immersion et un investissement romanesque qui tire certains supports médiatiques (sur abonnement) vers la littérature (et/ou celle-ci vers l'actualité sociale et politique).

Pour en savoir plus sur toutes ces formes d'hybridation : cours jeudi 8 novembre sur les années 30 et 29 novembre sur l'époque contemporaine (14 h, Internef 129).

purement sensationnaliste contient sa subversion », souligne Marie-Eve Thérénty.

Frapper les esprits

En ouvrant cet espace de connivence qu'est la « case feuilleton » (où l'on pouvait trouver en alternance des annonces, des chroniques, des charades, des critiques littéraires ou dramatiques), les médias de l'époque participent à l'élargissement de la démocratie et à un « sensationnalisme cognitif » qui est aussi à l'œuvre chez George Sand, par exemple, lorsqu'elle se saisit d'un fait divers relatant l'abandon par des religieuses d'une jeune fille limitée dont elles avaient la charge : Fanchette déposée par un cocher en rase campagne devient sous la plume de la romancière le symbole de la souffrance des déshérités et de l'indignité de l'institution catholique. La journaliste improvisée ne se préoccupe pas de croiser les informations au sens actuel, elle cherche avant tout à frapper les esprits, à toucher ses lecteurs pour les aider à percevoir, sous l'indifférence sociale, la réalité de l'injustice par le biais des émotions propres à la fiction. Son engagement personnel (article et courrier

flamboyants destinés non pas à moraliser les pauvres mais à tancer les puissants), tout comme les modestes missives de ces inconnus du peuple inspirés par le feuilleton d'Eugène Sue montrent que « la fiction ne se tient pas à l'écart du monde et permet au contraire de progresser dans la découverte de soi et de la société », conclut Marie-Eve Thérénty.

Ainsi, la dichotomie entre le haut du journal, masculin, politique, sérieux, transparent, et la « case feuilleton », qui remue de sombres passions, ne peut perdurer longtemps : les deux espaces s'interpénètrent, le feuilleton se « défictionnalise » pour absorber de nouveaux savoirs et des projets sociaux, et l'information relaie, sous une forme alors très littéraire et non encore dépersonnalisée, ce qui lui vient d'un monde mystérieux qui n'avait donné de la voix jusqu'ici que dans l'exception du moment révolutionnaire. Dans la dernière partie du siècle, la « chose vue » par un témoin va s'imposer, comme si un simple corps précipité sur le terrain et regardant avidement, voire souffrant, pouvait à lui seul livrer l'essentiel d'une situation. La naissance du reportage en somme.

Une interface entre l'UNIL et l'EPFL

Les deux Hautes écoles souhaitent donner davantage de visibilité au Collège des humanités, ce lieu de convergence des sciences humaines et sociales créé en 2004. Le professeur Béla Kapossy vient d'en prendre les commandes et remplace donc le professeur Thomas David, qui est resté à sa tête pendant cinq ans. Interview croisée.

Francine Zambano

Le Collège des humanités a été créé en 2004 dans le but d'apporter aux étudiants de l'EPFL un complément de formation obligatoire dans le domaine des sciences humaines et sociales. Les étudiants de l'UNIL en médecine, biologie, géologie et sciences criminelles peuvent de leur côté suivre des cours de maths, chimie et physique. Thomas David, qui enseigne l'histoire à la Faculté des sciences sociales et politiques, est resté cinq ans à la tête du CDH. Professeur à la Faculté des lettres, Béla Kapossy, passionné d'humanités numériques, vient de lui succéder. Entretien avec ces deux personnalités qui nous expliquent les évolutions et l'avenir du CDH.

Professeur Kapossy, qu'est-ce qui vous a motivé à prendre la tête du Collège des humanités ?

En tant que spécialiste en histoire des idées, je suis habitué à collaborer avec des juristes, des économistes, des philosophes et des historiens qui ont différentes approches. J'ai plutôt fait mes écoles dans des institutions interdisciplinaires et cet aspect m'a tout de suite séduit au CDH. De plus, je suis engagé dans le champ des humanités numériques. Cet univers me fascine, à travers de nouveaux outils, on peut apporter un plus à notre pratique d'historien. Quelle est leur place dans le CDH ? On sent qu'il y a un besoin de la part des étudiants ou du rectorat, des doyens, de faire avancer les choses dans ce domaine. Le CDH est un bon lieu pour observer ce secteur de plus près. Par ailleurs, je pense qu'une des très grandes richesses du programme Sciences humaines et sociales, c'est sa variété. Les étudiants peuvent choisir des cours de droit, de musicologie, de psychologie, etc. Cela leur permet d'élargir leur horizon.

La vision des deux institutions dans le domaine des humanités numériques est-elle commune ?

Thomas David : Au départ il y a eu quelques tensions et il existait deux visions différentes

entre l'UNIL et l'EPFL. Mais ces dernières années, plutôt que d'insister sur ces différences, nous essayons de trouver des points communs et réfléchissons à la manière dont on peut concrètement faire avancer les humanités digitales. Un groupe de travail avait ainsi été mis sur pied il y a plus de 18 mois pour créer des convergences en matière d'humanités numériques entre l'UNIL et l'EPFL. De manière générale, nous avons deux institutions très différentes et très complémentaires sur le même site. Le CDH peut jouer un rôle encore plus important avec l'objectif de développer une vision commune dans les cinq prochaines années : outre les humanités digitales, quels domaines les deux institutions pourraient-elles développer ensemble ?

Béla Kapossy : C'est vrai que l'EPFL et l'UNIL se sont rapprochées en matière d'humanités numériques, même si leurs intérêts peuvent diverger, et c'est intéressant de comprendre pourquoi. Et sur cette base, il faut trouver des rapprochements. Il y a une grande fascination pour les humanités digitales. Il y a un potentiel énorme de synergies non seulement dans ce domaine mais aussi en médecine, en environnement. Le CDH joue un rôle important, à voir comment il pourra contribuer à remplir cette ambition. L'idée des deux directions, c'est d'avoir des étudiants qui sortent du bachelor et du master qui soient polyvalents, avec des compétences qui leur permettent de communiquer avec des gens de disciplines différentes.

Des exemples de convergence sur le plan institutionnel ?

Thomas David : Le directeur du Collège a été inclus il y a cinq ans comme membre de la Direction à l'EPFL. Il est désormais invité aux séances entre la Direction et les doyens de l'UNIL (DIDO). C'est une belle reconnaissance et cela donne une grande visibilité au CDH au sein de l'EPFL et de l'UNIL. C'est important car cela permet de faire avancer les dossiers plus rapidement. Le CDH a aussi

permis la création du Centre UNIL-EPFL en humanités digitales. L'organisation est symétrique, il y a un directeur scientifique côté UNIL et un autre côté EPFL. La directrice opérationnelle, Charlotte Mazel-Cabasse, dépend des deux Hautes écoles. Le Centre sera financé de façon équivalente par les deux institutions pendant trois ou quatre ans. Une évaluation sera ensuite faite et on verra si on continue.

Comment le CDH a-t-il évolué en matière d'enseignement ?

Thomas David : Un des plus importants changements, initié par Francesco Panese, mon prédécesseur, et Pierre Vanderghenst, le vice-président pour l'éducation à l'EPFL, a été la mise sur pied, en 2014, des Enjeux mondiaux, des cours qui sont offerts aux 1500 étudiants de première année de l'EPFL et qui portent sur différentes thématiques comme l'alimentation, le climat ou la mobilité. Ces cours sont donnés en duo par des enseignants UNIL en sciences humaines

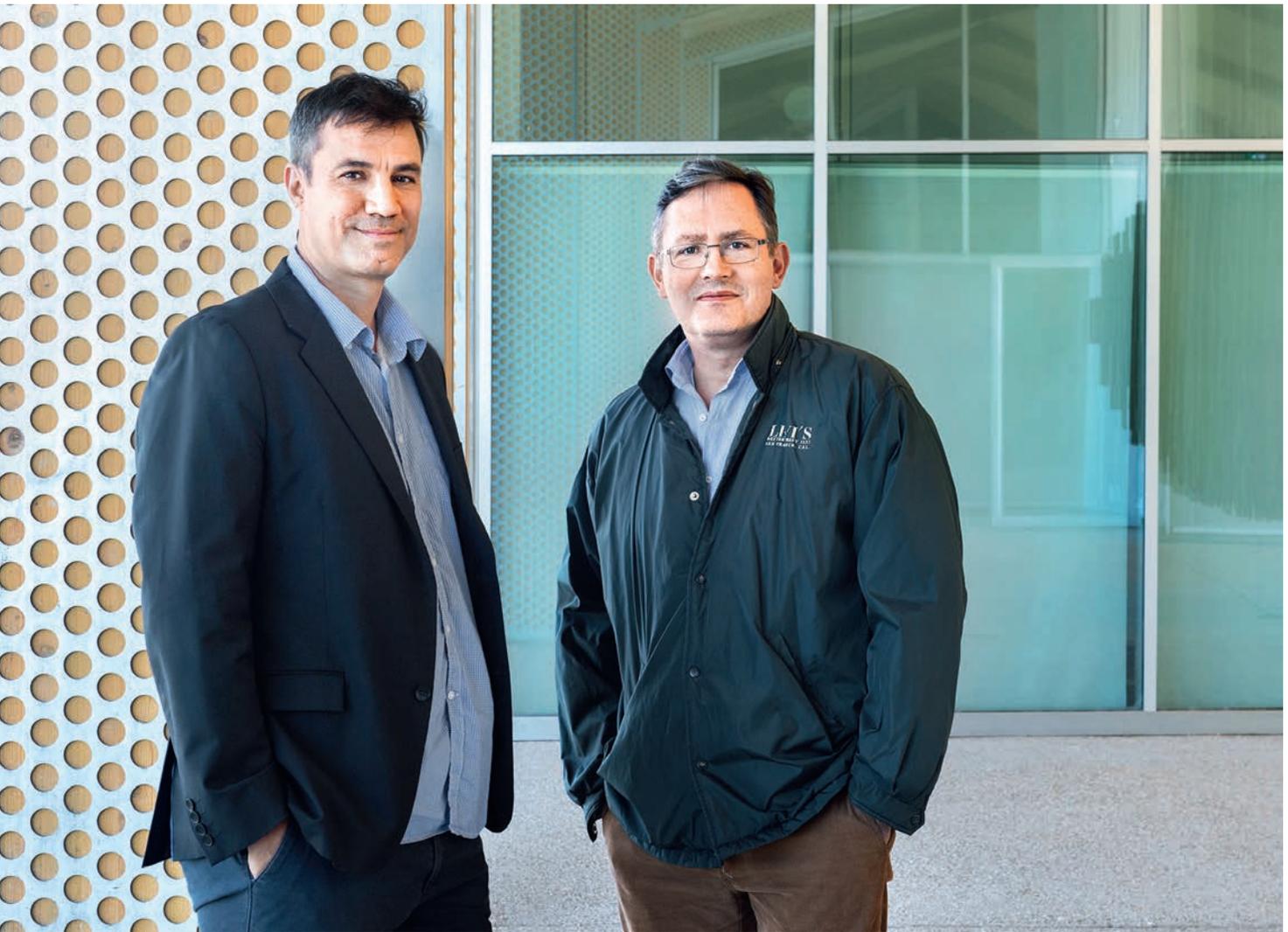
et sociales et par des professeurs de l'EPFL. Autre innovation : c'est un cours ex-cathedra pour la première partie. Ensuite, les étudiants par

groupe de quatre-cinq réalisent des posters. Ils voient ainsi les liens que les sciences humaines et sociales peuvent entretenir avec leur discipline.

Qu'est-ce qui a fondamentalement changé ces dernières années ?

Thomas David : Des changements avaient déjà été mis en place par la direction précédente du CDH. Il y a quatre ou cinq ans, le collège était surtout une institution d'enseignement. C'est désormais devenu un lieu où on fait aussi de la recherche en lien avec les humanités digitales. Deuxième gros changement : le bâtiment ArtLab, qui dépendait avant de la direction de l'EPFL, est désormais rattaché au Collège afin de créer des synergies entre les activités de public

L'UNIL et l'EPFL se sont rapprochées en matière d'humanités numériques.



Thomas David, à la tête du Collège des humanités pendant cinq ans et son successeur, Béla Kapossy. F. Imhof © UNIL

engagement, telles que les expositions, l'enseignement et la recherche. L'objectif est de développer un pôle de compétence arts-sciences autour d'ArtLab. Enfin, un audit a révélé l'an passé que le Collège manquait d'une vision d'ensemble. Le CDH a mis en place, d'entente avec les deux directions, une vision Poly-perspective.

Qu'entendez-vous par vision Poly-perspective ?

Béla Kapossy : une nouvelle brochure du CDH explique ce concept. L'enseignement des Sciences humaines et sociales se décline sur quatre axes : une perspective interdisciplinaire, globale, citoyenne et créative. L'audit a démontré qu'il y avait de magnifiques choses qui se passaient au CDH mais qu'il fallait davantage le profiler : comment situer le CDH par rapport à d'autres collèges dans d'autres universités techniques et aussi par rapport à l'EPFL et à l'UNIL ?

Professeur Kapossy, quelles innovations souhaitez-vous apporter au CDH ?

L'idée est de créer des nouveaux liens avec l'UNIL, notamment au niveau de l'enseignement. Par exemple par la création de cours interdisciplinaires que nous pouvons mettre en place qui reprennent les quatre orientations. À terme, cela pourrait devenir des cours accessibles aux étudiants UNIL ou qui pourraient être repris à l'Université. Nous sommes par exemple en train de travailler sur un cours qu'on aimerait bien lancer l'année prochaine, c'est sur la question du Big Data et d'aborder cette thématique sous différentes perspectives, évidemment en partie techniques et scientifiques mais également du point de vue juridique. Il y a aussi des questions éthiques qui se posent, politiques et institutionnelles, au niveau national et international. Il y a également toute la question économique qui va là-dedans. C'est un des enjeux du programme des Sciences humaines et sociales.

Un cours d'éthique va donc être mis sur pied au CDH ?

Béla Kapossy : Oui. Nous aimerions développer un cours qui tourne autour de cette question. Ce sont des thèmes qui ont été formulés par l'UNIL et l'EPFL. Des cours d'éthique ne concernent pas seulement les techniciens ou les informaticiens mais représentent aussi un besoin pour toutes les facultés à l'UNIL. Nous avons déjà plusieurs enseignants dans les différentes facultés qui offrent ce type de cours. C'est une réflexion qui comprend également ceci : quelle est la partie scientifique ou technologique qui devrait être utile pour les étudiants en sciences sociales et humaines ? Le CDH est un lieu qui illustre et qui devrait illustrer encore davantage le potentiel des collaborations entre les deux Hautes écoles.



COUP DE CŒUR



de Noémie Matos

SUCCULENT MOYEN ÂGE

Au temps des chevaliers et des châteaux-forts, les festins à la cour pouvaient durer deux jours, on buvait bien plus de (mauvais) vin que d'eau et on croyait que la cannelle se trouvait dans le nid des phénix. L'exposition «L'eau à la bouche», au château de Chillon, regorge de savoureuses anecdotes comme celles-ci sur l'art médiéval de la table, qui raviront les amoureux de la ripaille, les passionnés du Moyen Âge et tout autre curieux. C'est aussi une belle occasion de (re)parcourir les somptueuses salles, meilleur cadre qui soit pour se pencher sur les us et coutumes de la cour de Savoie et de Chillon du XIII^e au XV^e siècle.

Le public découvrira les recettes et le nombre démesuré d'aliments utilisés pour les festins, mis par écrit au XV^e siècle par le fameux Maître Chiquart, le cuisinier du duc Amédée VIII de Savoie. Ou encore la reconstitution, grandeur nature, d'un banquet organisé en l'honneur de l'union de Louis de Savoie, comte de Genève, et d'Anne de Lusignan, princesse de Chypre.



Les panneaux didactiques sont attractifs, enrichis d'une iconographie parfois cocasse du XV^e siècle. L'exposition

permet de casser quelques clichés. Au Moyen Âge, les gens n'étaient pas forcément sales et rustres. Avant de passer à table, le lavage des mains était de mise et les règles de bienséance se transmettaient par des poèmes. Selon la philosophie de l'époque, les plus nobles mangeaient ce qui se rapprochait des cieux: il n'était pas rare que du dauphin, du cygne du Léman ou encore des fruits exotiques figurent au menu des plus riches. Ils laissaient les panais et les grossières céréales aux gueux. Les plus curieux pourront combler leurs papilles et leur curiosité médiévale en s'inscrivant à la visite-dégustation, qui a lieu tous les premiers dimanches du mois.

L'eau à la bouche: boire et manger au Moyen Âge (Commissaire scientifique: Eva Pibiri, section d'histoire, UNIL)
Château de Chillon, jusqu'au 28 avril 2019

Le tac au tac de Bruno Pellegrino

Par Francine Zambano

Si vous étiez un écrivain?

Je voudrais être Marguerite Duras. Sa vie n'a pas été rose, mais elle a réussi à rester passionnante en réécrivant sans cesse les mêmes livres.

Votre livre de chevet?

Charlie et la chocolaterie. En ce moment, je me replonge dans les lectures de mon enfance pour me préparer à rédiger le bouquin des Mystères 2019.

Si vous étiez une chanson d'amour?

Sans hésiter, *My Heart Will Go On*, par Céline Dion, la bande originale du film *Titanic*. C'est dramatique et lyrique à souhait.

Le film qui vous a le plus marqué?

Titanic! Vingt ans plus tard, cette longue histoire d'amour, ce monde de robes et de chapeaux qui sombre en quelques heures, ça continue de m'émouvoir.

Votre série télé préférée?

Il y en a trop, mais récemment *La servante écarlate*. J'aime beaucoup Elisabeth Moss, l'actrice principale. La série a une esthétique très assumée et un discours fort sur notre époque.

Petit, vous vouliez être...

... artiste peintre! Je n'aimais pas dessiner, mais je trouvais que ça sonnait bien, et j'aimais l'attrait du peintre, palette, chevalet, pinceaux.

La plus importante découverte de toute l'humanité?

Les découvertes scientifiques qui ont trait à l'eau, notamment le jour où l'on a compris que l'eau contaminée tuait. Ça reste un enjeu majeur aujourd'hui.



Bruno Pellegrino du Centre de recherches sur les lettres romandes va rédiger le livre des Mystères 2019. F. Imhof © UNIL

Ce que vous appréciez particulièrement à l'UNIL?

La liberté de gérer son temps. C'est précieux, et c'est un privilège de pouvoir travailler dans ces conditions.

Ce que vous appréciez le moins?

Les aspects administratifs, les hiérarchies, les procédures...

Si vous aviez une baguette magique?

Je paniquerais! C'est une énorme responsabilité. Ensuite, je convoquerais un panel de gens pour qu'on discute ensemble de quoi faire.

Qui suis-je?

concours



Aurélien Robadey, étudiant à la Faculté de biologie et médecine, a reconnu **Alexandre Roulin** et remporte donc le tirage au sort.

D. Trotta © UNIL

Un tirage au sort sera effectué parmi les bonnes réponses. L'heureux-euse gagnant-e se verra offrir un objet de la boutique UNIL.

Qui se cache derrière: RESPONSABLE – OPEN-ACCESS

Merci d'envoyer vos suggestions à

uniscope@unil.ch

Impressum ISSN 1660-8283 | Uniscope, p.p. 1015 Lausanne | Unicom, service de communication et d'audiovisuel | Tél. 021 692 20 70, fax 021 692 20 75 | uniscope@unil.ch, www.unil.ch | Editeur **Unicom, Université de Lausanne** | Directeur d'édition **Philippe Gagnebin (Ph.G.)** | Rédactrice en chef **Francine Zambano (F.Zo)** | Rédaction **David Trotta (D.T.) + Nadine Richon (N.R.) + Noémie Matos (N.M.) + David Spring (D.S.) + Delphine Neyaga (D.N.)** | Direction artistique **Edy Ceppi** | Graphisme et mise en page **Joëlle Proz** | Correcteurs **Marco Di Biase + Fabienne Trivier** | Photo couverture **Félix Imhof** | Impression **PCL Presses Centrales SA** | Arctic Volume White 90 gm², sans bois | Photolitho **Images3 Lausanne** | Publicité **Go! Uni-Publicité SA** à Saint-Gall tél. 071-544 44 70, marina.bokanovica@go-uni.com

Les propos tenus dans l'*uniscope* n'engagent que leurs auteur-e-s.

